BULLETIN CRITIQUE

Ne figurent dans le présent Bulletin que les comptes rendus d'ouvrages dont un exemplaire est parvenu au directeur de la *Revue* : Pierre GRIMAL, *Institut d'Études latines*, 1, rue Victor-Cousin, 75230 — Paris Cedex 05, avant le 31 décembre de l'année 1984. Les ouvrages reçus après cette date ne pourront être l'objet d'une recension que dans le prochain volume.

Linguistique et philologie.

Hannah ROSÉN, *Studies in the Syntax of the Verbal Noun in Early Latin* : München, Fink, 1981, 250 pages.

Ce livre original, stimulant, bien pensé et bien documenté, est très important : il réussit presque la quadrature du cercle, c'est-à-dire la réconciliation de la linguistique théorique et de la saine philologie. C'est une tradition familiale chez les ROSÉN et la prise de position résolue contre la linguistique en l'air de R. LAKOFF a été précédée d'un article percutant de HAIIM (à qui l'ouvrage est dédié) : *Die Grammatik des Unbelegten*, dans *Lingua*, 21, 1968, 359-381 (v. aussi *Language Sciences*, 10, avril 1970, 36). Les références de Mme H. ROSÉN sont donc excellentes et sa formation à Chicago, auprès de E. HAMP, a été très bénéfique ; sa *Doctoral Dissertation* de 1976 paraît aujourd'hui sous cette forme renouvelée.

Tout est-il pour le mieux? Pas tout à fait, bien sûr. Le cheminement de la démonstration n'est pas toujours facile à suivre : on aimerait chaque fois une position claire du problème et une reprise dans une conclusion vigoureuse ; il faut faciliter le travail du lecteur : c'est ainsi que l'on se fait lire et qu'on exerce une influence (du moins je l'espère).

Mme ROSÉN fonde sa recherche sur un *corpus* de 6.000 exemples réunis à la fin du livre dans l'ordre alphabétique : elle a puisé intelligemment dans les merveilleuses *Dissertationen* allemandes du siècle dernier (BIESE, BÖGEL, SEITZ) et les lexiques (elle ne semble pas faire grand usage du *Thesaurus*, que l'*Oxford Latin Dictionary* ne remplace aucunement), vérifiant les emplois dans les textes et les traductions. On ne saurait mieux faire.

Partant des postulats théoriques de la linguistique distributionnelle et transformationnelle, son objet est d'illustrer en latin la « nominalisation », la transposition dans le domaine nominal des syntagmes verbaux ou autres. Elle fonde ces équivalences sur différents phénomènes syntagmatiques tels que l'alternance verbe/nom (*amabat/qui amor*), où le nom joue un rôle « résomptif », et la coordination (*consolando/aut consilio*). La procédure concerne aussi les adverbes, nous dit-on (malgré leur fonction prédicative, c'est bien difficile à croire : *aegre/aegritudo-* et *aeger*?, *frustra/frustratus-* et *frustrari*?, *forte/fortuna-* et *fors*?). Dans cette hâte à fonder des équations verbo-nominales, on va même jusqu'à faire de *salus* un nom délocutif L'esprit de système conduit à rapprocher dangereusement les noms verbaux et les noms de

qualité : *laetitia, multitudo, uastities*, etc. Le supplétisme, *putare/ratio, esse/status* augmente un peu notre inquiétude ; où veut-on nous mener?

Deux très bons chapitres, l'un sur les constructions des noms verbaux : génitif (subjectif/objectif, en principe avec les transitifs), épithète, datif, préposition, cas adverbal (l'interprétation d'*itinere* avec *usio* — et *accipitur* ! chez Caton, *Agr.*, 149, 2, ne me paraît pas certaine) et l'autre sur la figure étymologique (il fallait insister davantage sur le passif impersonnel *pugnatur* face à *pugnam pugnabo* et à *est pugnata pugna*), ce dernier suivi d'un morceau de bravoure sur la figure étymologique en vieil-irlandais, assez hermétique au latiniste moyen (p. 127-130) Les périphrases verbales fournissent aussi de bonnes pages : elles remplissent des fonctions multiples, entre autres celle d'être detransitives — je dirais « intransitivantes » (*spem habere/sperare*) ; elles peuvent même servir de substitut au passif, particulièrement délicat avec le déponent (*usui esse*) ; il faudrait ajouter la valeur d'obligation, très importante pour l'exégèse de l'adjectif verbal : *cautio est* = *cauendum est.*

La grande question est toujours de préciser la règle de la dérivation ; il faut reconnaître que l'on a parfois du mal à s'y retrouver : *cantio* dépendrait non pas de *canere*, mais de *cantare* (syntagmatique oblige, p. 160) ; comment cependant accepter la relation proposée entre *gressio* et *grassari*, alors que tout les oppose : sémantisme et phonétisme? Il a pu s'établir un lien paradigmatique entre *-tio* et *-tus*, je l'admets, mais il importe de ne pas s'emballer. Le rapport entre *uitiare* et *uitium* est double, nous dit-on : le verbe est dénominatif, mais le nom est verbal ; soit. *Pugna* nom verbal de *pugnare*, à la rigueur ; mais quelle relation établir entre *morigeratio* et *morigerus*, visiblement postverbal (rien à voir avec les adjectifs en *-ger*)? Ce n'est pas parce qu'il existe des adjectifs en *-fer* ou *-ger* que les verbes en *-ferā-* ou *-gerā-* doivent tous passer pour postadjectivaux (p. 177) ; je tiens beaucoup à la catégorie des verbes « composés » en latin, bâtis sur des périphrases nomino-verbales vérifiées et parfaitement conscientes (cf. les grammairiens latins) : *sacra facere, uoces ferre, opem ferre, morem gerere, litem agere* → *sacrificare, uociferari, opitulari*, etc. (v. les *Étrennes M. Lejeune*, p. 85-94). Les mailles du filet semblent parfois un peu larges : *mirari* dérive de *mirum*, non de *mirus* ; on voudrait nous faire confondre *cura* et *curatio* (date !), *crux* et *cruciatus* (sens !). Si *misericordia* est le nom verbal de *miseret* (et *caritas*?), où va-t-on? Je n'accepte pas sans réserves la construction *unique* d'Ennius, *Scen.*, 241 : *uitam uiuitur*, après *propter...* Je me demande encore si, p. 135, n. 138, *facite uentum ut gaudeam*, Plt. *Curc.*, 314, substitut de *uenire* (ou de *uenisse*) peut vraiment passer pour un passif impersonnel ; ne serait-ce pas plutôt un supin comme dans *Cist.*, 16? On comparera *te conuentum cupit, Curc.*, 304.

Un détail illustrera la hâte un peu excessive des démonstrations : on observe, à juste titre, p. 169, que moins de 1/5 des abstraits en *-tio* dérivent d'un verbe non-préfixé ; c'est important, mais deux lignes plus bas c'est devenu *the exclusion of -*ti- from simplex terms* (c'est l'idée contestable de Benveniste sur le système indo-européen, incontrôlable là-bas, hélas, mais irrecevable en latin !).

Le philologue est donc obligé d'émettre quelques scrupules, mais, en discutant pas à pas les idées fusantes et les déductions hardies de M^me^ Rosén, il montre que cette lecture l'a passionné et qu'elle ouvre, incontestablement, des voies nouvelles ; c'est très encourageant pour la recherche.

P. FLOBERT.

Eustaquio SANCHEZ SALOR, *Sintaxis latina ; la correlacion* : Univ. de Estramadura, Dept. de Filologia latina, 1984, 121 pages.

Les 121 pages, assez tassées, de E. SANCHEZ SALOR sont consacrées à la corrélation en latin ; et plus précisément à l'étude successive des périodes comparatives, consécutives, conditionnelles et concessives, qui se ramènent à un schéma structural identique : celui de la « corrélation » de deux propositions, qui vaut en diachronie comme en synchronie. La dette à l'égard des hypothèses de Jean HAUDRY est soulignée plusieurs fois ; et il semble — pour autant qu'on puisse le déduire d'un bref renvoi en note — que l'auteur ait fait siennes les vues de A. GARCIA BARRIO (*Bosquejo para una descripción de la frase compuesta en español* Murcie, 1970). On retrouve donc le « diptyque » originel (exemple, *Quam... tam* ; *Vt... sic*) avec un terme apparenté à la racine du relatif en tête de la première proposition, et un « forique » dans la seconde. Au cours des temps les deux marques ont pu fusionner (*tamquam*) s'intervertir (*sic... ut*) ; ou bien l'une des deux a pu disparaître (*ut* seul, par exemple, au sens de *sicut*). Pour les comparatives, on reprend la formule de LYONS : il faut qu'il y ait dans chacune des deux propositions corrélées au moins un élément identique et un élément différent (sauf certains effets rhétoriques). L'auteur insiste à juste titre sur un point capital : *sic* fonctionne comme un « disjunto », disons comme un adverbe de phrase. Là est l'indice majeur qu'il s'agit bien de corrélation et non pas de subordination. On s'étonnera peut-être que ce savant si bien informé des tout récents travaux générativistes (au point de flâner un peu longuement parfois dans leurs ramures, cf. p. 9, 86, 99) ne fasse aucunement appel aux ressources de la linguistique de l'énonciation. Ainsi pour un énoncé comme *Vt dixi, Caesar egressus est* (p. 43), au lieu de chercher à dégager une assez obscure « évaluation de forme », il était plus simple de signaler que *ut dixi* se comprend par sa relation au *dicere* actuel du locuteur, et non pas à la sortie de César. Les consécutives obéissent au même schéma syntaxique mais la première proposition y est constamment marquée d'un trait prosodique (+ emphase). C'est ce prosodème qui distingue les phrases à *ut* consécutif de celles qui contiennent une finale ou une complétive. Ramener les conditionnelles à la même structure profonde que les comparatives et les consécutives (Relatif... « forique ») expose parfois à quelque exercice de voltige. Pour le dire brièvement, l'auteur adopte ici aussi l'idée avancée par Jean HAUDRY que dans *quod si* c'est *quod* qui véhicule, ou qui avait véhiculé, le signifié hypothétique. D'où la théorie d'un diptyque originel très régulier : *Quod... sic.* Le *quod si* que nous connaissons (bien mal d'ailleurs par Plaute) procède de la réunion des deux termes, ce qui rappelle *sicut*. Mais le trait particulier ici, c'est que le relatif (*quod*) a généralement disparu, laissant au seul *sic* la charge

d'exprimer la condition (à ce moment *sic* perd sa particule déictique *-c*). Nous avouons éprouver quelques réticences à suivre l'auteur dans ce parcours heurté. D'autant plus que ses principes l'amènent à éliminer des conditionnelles certaines périodes qui résistent à ses analyses (par exemple, « si je suis ici aujourd'hui, hier j'étais à Madrid », p. 93, rejeté comme « concessif », qui nous semble personnellement très intéressant pour apprécier exactement les facteurs qui entrent en jeu dans la « période conditionnelle »). Ici encore, le phénomène de l'énonciation, avec tout ce qu'il autorise, est laissé de côté. Ce savant attentif aux données des textes latins (il y a çà et là trace de dépouillements intéressants, et d'utiles observations, par exemple sur l'évolution de *tamquam...*) veut à toute force faire entrer le type connu : « Protase à l'impératif — Apodose » dans le cadre précis de son schéma. Ainsi (pour paraphraser librement Horace, *Carm.*, I, 22, expliqué p. 100) dans « Mets-moi dans les situations les plus pénibles, j'aimerai Lalagé » il y aurait une corrélation et non pas une justaposition. Il faut donc ajouter, en profondeur, les *quod* et les *sic* nécessaires à la dite corrélation, puis les effacer. J'aime mieux rester en surface et y voir une forme d'énoncé qui peut certes recevoir une paraphrase (approximative) conditionnelle, mais aussi concessive. C'est autre chose, c'est une autre façon de s'exprimer. De quel droit ramener ce tour à une corrélation en règle?

Si l'auteur accorde tant de place à des constituants absents, c'est peut-être qu'il n'a pas reconnu sa pleine fonction à un facteur très présent et très influent, le niveau hiérarchiquement supérieur, celui de la phrase. On peut observer chez lui un certain embarras devant les tournures dont les marques formelles sont très spéciales (A c i, Abl. abs. p. 7-8). La théorie linguistique qu'il énonce p. 68, propose de la langue une vue par le bas ; elle ne met pas en valeur le rôle spécifique des degrés supérieurs et en premier lieu celui de la phrase. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail d'un livre riche et pensé de façon cohérente. Il y a sans doute beaucoup à retenir de ses positions fondamentales. Et beaucoup de passages offriront au lecteur des remarques pertinentes et neuves sur telle ou telle question (comme l'analyse de *id quod* p. 32, les observations sur Tacite p. 59, l'explication de *qualis* p. 60, etc.[1])

Guy SERBAT.

Maria Grazia MOSCI SASSI, *Il sermo castrensis* (Testi et manuali per l'insegnamento universitario del Latino, coll. dir. par A. TRAINA, n° 19) : Bologne, Pàtron, 1983, 160 pages.

Suivant la voie tracée dès le début du siècle par KEMPF et HERAEUS, M.-G. MOSCI SASSI propose une étude du *sermo castrensis*, en trois parties : témoignages, documents et commentaire. L'introduction est brève (10 pages) ;

1. Signalons un certain nombre de coquilles : 28 *Poem.* (Poen.) ; 33 *moratlibus* (morali-) ; 38 *planicien* (-tiem) ; 41 *slo* (solo) ; 44 *et* (ut) ; 47 *prodente* (prûd-) ; 54 *oratini* (-tioni) ; 55 reracterisaci n (recaract-) ; 61 on rien voit plus (on n'en voit...) ; 63 tada (toda) ; 67 *antem* (autem) ; 80 son (sont) ; que (qui) ; paraint (paraît) ; existir (-ter) ; interdipendence (interdépendance) ; 100 *tera* (terra) ; *delicatu* (-to) ; 101 sutitución (sust-) ; creadoras (-ra) ; 106 *eses* (esses) ; 117 *fuiesse* (fuisse) ; *macedoniae* (Ma-) ; 119 alunas (algunas).

c'est une mise au point sur l'histoire de la recherche en ce domaine. Les « témoignages » réunissent 26 passages (2 à 6 lignes chacun) où des auteurs latins, de César à Ammien Marcellin, ont mentionné l'existence de *carmina incondita*, ou de plaisanteries de la part de soldats. Les « documents », ce sont 7 textes de *carmina triumphalia* (du style de *Urbani, seruate uxores...*) ; 11 « bons mots » ; 15 inscriptions de *glandes* (du genre de *em tibe* !) ; 33 *cognomina* ; enfin 93 *uocabula et locutiones*. Soit au total 164 documents, le plus souvent très brefs, que l'auteur reprend ensuite un à un dans un commentaire de 55 pages. L'ouvrage est certes utile ; il est bon d'avoir sous la main des répertoires ; les écrits de Kempf et même d'Heraeus étaient, il est vrai, un peu anciens ; et il fallait inclure dans la discussion ce qui a été avancé depuis eux. On éprouve cependant quelque déception. D'une part le *sermo castrensis*, en tant que variété du latin, devrait embrasser beaucoup plus que 164 notices. L'auteur en reste à un niveau lexical ; que dire de la syntaxe de ce *sermo*-là? D'ailleurs, le parti adopté de notices à propos de chacun des termes impose un émiettement pénible. On aurait aimé que fût au moins esquissée par exemple une stylistique de ces tours. Inversement, on se demande parfois pour quelle raison tel terme est identifié comme « militaire ». Ainsi pour le document 58 : selon Suét., *Otho*, 7, 1, Othon aurait été appelé « Néron » *ab infima plebe* ; il n'est pas question de soldats ici. Qu'une légion ait été surnommée *Vernacula* (chez César, p. 85) est-ce pour autant un trait de jargon? S'il se trouve qu'une légion campe près de *Tres Tabernae* (Amm., p. 84), faut-il annexer ce toponyme? Le surnom *Tiberinus* pour Héliogabale n'a sans doute pas été inventé par les soldats (l'auteur le signale elle-même p. 111). Je ne vois pas non plus l'intérêt que peut présenter pour le parler des camps le fait que les soldats de César, devant Durazzo, déclaraient qu'ils mangeraient l'écorce des arbres plutôt que de laisser filer Pompée (p. 35). On pourrait multiplier ces remarques (ainsi, *hibernaculum* p. 135 — dont nous avons traité ailleurs — n'atteste certainement pas un usage proprement militaire du suffixe *-culum*). Il y avait une décision assez délicate à prendre : fallait-il traiter des termes techniques propres à la vie de l'armée? D'une façon générale, l'auteur les a laissés de côté. Cependant, il y a *aquari*, et *pabulatio* (qui ne sont pas seulement des activités de troupiers) ; et aussi *ambulare*, qui selon Végèce, s'applique à un certain type de marche. Le *sermo* « *castrensis* » reste, on le voit, encore assez flou et maigre.

Guy Serbat.

Sandro Boldrini, *Gli anapesti di Plauto : metro e ritmo* : Università degli studi di Urbino, 1984, 195 pages.

L'auteur justifie son ouvrage par l'absence d'un travail d'ensemble sur les anapestes de Plaute depuis le livre de E. Audoin, *De Plautinis anapaestis* (Paris, 1898). Celui de S. Boldrini rassemble en six chapitres des études relativement autonomes, mais unies cependant par le point commun que constituent les anapestes, et aussi parce qu'elles visent toutes à montrer à ce sujet les rapports entre la métrique et les faits de style.

Les trois premières se rapportent à la réalisation en deux brèves, soit du *longum*, soit du *biceps* des pieds anapestiques. Dans le chapitre I, il con-

teste la loi dite de MEYER, selon laquelle le quatrième élément bisyllabique des quaternaires anapestiques acatalectes et catalectiques, le quatrième et le douzième éléments des septénaires et des octonaires anapestiques ne peuvent être formés des deux syllabes terminales d'un mot de plus de deux syllabes. Par une analyse détaillée des vers concernés, il montre la non-validité de cette loi, sauf, toutefois, dans le *Miles Gloriosus*. Le chapitre II tend à prouver que, dans les vers anapestiques longs (septénaires et octonaires), il n'y en a pas un où il n'y ait au moins un élément bisyllabique ; même démarche que dans le chapitre précédent : discussion serrée des cas litigieux, constatation que le *Miles Gloriosus* fait exception et qu'il y a dans cette pièce des anapestiques longs holospondaïques. Concluant ainsi que le traitement des anapestiques dans le *Miles* présente des traits spécifiques, l'auteur montre, dans son chapitre III, par une analyse détaillée des v. 1011-1093 et une discussion rigoureuse de leur texte, que la différence de traitement des anapestes dans cette pièce s'explique par le fait qu'ils se trouvent dans une scène dialoguée (dialogue de Palaestrion et de Pyrgopolinice), alors qu'ils appartiennent dans les autres pièces à des *cantica* ; les différences d'ordre métrique correspondent donc à une différence d'ordre stylistique.

Le chapitre IV est consacré à une étude de la colométrie de certains de ces *cantica* ; l'auteur l'examine en fonction de la tradition manuscrite et aussi du rôle rythmico-musical qu'il lui attribue. Le chapitre V traite de la réalisation de l'hiatus prosodique dans les anapestiques ; cette fois encore, S. BOLDRINI discute un certain nombre de cas où cette réalisation n'est pas absolument sûre et, concluant qu'il s'agit avant tout d'un fait de langue parlée, rythmiquement désagréable, il s'efforce d'en dégager la valeur stylistique. Le chapitre VI couronne cet ensemble par une analyse détaillée du mouvement et du rythme de plusieurs des *cantica* anapestiques des comédies de Plaute. Notre auteur montre que, dans la réalisation de ce rythme, ne comptent pas seulement l'enchaînement des syllabes longues et brèves, mais aussi la mise en place des mots dans le vers, autrement dit, que la métrique verbale est un complément nécessaire de la métrique quantitative. Il fait ainsi, à propos des anapestiques, la constatation que l'on a depuis longtemps faite en ce qui concerne l'hexamètre et le pentamètre. Il remarque en conclusion — observation déjà faite également sur les vers lyriques[1] — qu'il n'y a pas un *ethos* d'un vers déterminé, mais qu'un même type de vers est susceptible de donner lieu à des réalisations stylistiques diverses.

Le livre de S. BOLDRINI est une étude rigoureuse et d'abord difficile, dont la discussion demanderait un commentaire de détail qu'il ne saurait être question d'envisager dans ce compte rendu, mais qui, malgré l'apparente étroitesse de son sujet, se révèle extrêmement riche de résultats et de perspectives.

J. HELLEGOUARC'H.

1. Cf. mon article *Observations stylistiques et métriques sur les vers lyriques d'Horace*, dans *L'Inf. litt.*, XVIII, 1966, p. 66-74.

Rosa Maria D'Angelo, *Fra trimetro e senario giambico. Ricerche di metrica greca e latina* (Bibliotheca Athena, 25) : Roma, ed. dell'Ateneo, 1983, 127 pages.

On sait que le sénaire iambique présente dans sa structure, par rapport au trimètre iambique grec dont il est l'équivalent, une différence essentielle dont rendent compte les termes qui les désignent : dans le trimètre, les pieds pairs sont obligatoirement purs (υ ⏑) — ce qui fait que les pieds sont groupés deux par deux, ce groupe étant appelé « mètre » — alors que cette répartition n'est plus respectée en latin. L'objet du livre de R. M. D'Angelo est de déterminer les causes de cette modification. Après une analyse, dans son premier chapitre, de l'opinion des écrivains (Horace, Quintilien) et, plus spécialement, des grammairiens anciens sur la question, l'auteur se livre à une étude critique des travaux des modernes. Elle s'oppose aussi bien à ceux qui voient dans le sénaire un *versus italicus* apparenté au saturnien qu'à ceux qui, tels Ed. Fraenkel et F. Altheim, le conçoivent comme un vers d'importation grecque, sans doute populaire, directement ou par l'intermédiaire de l'atellane. Elle s'attache plus particulièrement à réfuter la thèse de C. Prato[1] suivant lequel l'anapeste serait attesté aux pieds pairs dans quelques trimètres tragiques grecs et discute, cas par cas, pour le rejeter, le texte adopté par ce dernier, qui lui permet de soutenir cette opinion.

Ayant prouvé que l'anomalie du pied pair condensé n'est aucunement attestée, de façon sûre, en grec, elle montre ensuite que l'origine de la structure du sénaire iambique ne saurait non plus être trouvée dans le modèle que lui aurait offert, selon certains, la comédie italiote ou siciliote. Elle en vient ainsi à la conclusion que cette structure est due aux contraintes imposées à ce vers par les caractères linguistiques propres du latin, en particulier par le fait que la langue latine était moins riche en syllabes brèves que ne l'était le grec.

On ne saurait qu'approuver les conclusions de cette enquête, menée avec beaucoup de minutie et d'acribie, et cela d'autant plus qu'elles rejoignent — l'auteur le rappelle elle-même — les observations que l'on a faites depuis longtemps sur l'hexamètre. Fort judicieusement, R. M. D'Angelo termine son développement par des considérations de caractère général sur le comportement des Latins à l'égard de leurs modèles grecs, qui se signale par la volonté de se démarquer, autant que faire se peut, de ces modèles et la manifestation d'une autonomie très déterminée ; elle ajoute ainsi un élément tout à fait intéressant au dossier de l'adaptation par les Latins des genres littéraires grecs.

J. Hellegouarc'h.

1. Carlo Prato, *Restauri testuali euripidei*, dans *Maia*, 9, 1957, p. 49-67 ; *L'anapesto nel trimetro tragico*, dans *S. F. I. C.*, N. S., 33, 1961, p. 101-113.